

LES RUSSES DANS LE SUD-OUEST DE LA FRANCE

HÉLÈNE MENEGALDO (*Poitiers*)

На чужбинушке не тоскуй, казак,
Не скучай, казак, по Расеюшке, —
Не тебе ль дана воля вольная,
Путь - дороженька поперек земли ?
Путь - дороженьку исходу кругом
Во страну приди во французскую.
Становиць, дом, на крутой форе,
Обводись межой, поле малое !
На чужбинушке не горюй, казак,
По могиле отца-матери,
Укрепиць, казак, во судьбе своей,
Во земле своей, заграничной.¹

-
1. Chanson notée en septembre 1928 à l'ouest de Muret, reproduite par Nina Berberova dans *Pervye i poslednie* (Les derniers et les premiers), Paris, Povolotski, 1931, p. 164. Traduction :
- Ne te languis pas, Cosaque, en terre étrangère,
Ne regrette pas, Cosaque, ta chère Russie,
Ta liberté n'est-elle pas pleine et entière
D'aller partout selon ton envie ?
Chemine, Cosaque, jusqu'au bout de ta route,
Là où t'attend le pays de France,
Que ta maison se dresse sur la pente escarpée
Et que ton maigre champ s'entoure d'une lisière.
Ne pleure pas, Cosaque, en terre étrangère
La tombe de ton père et celle de ta mère,
Enracine-toi, Cosaque, dans ta destinée,
Dans ta terre à toi, loin de ton pays.

Les « Russes sur la Côte d'Azur » sont aussi bien connus du public que des spécialistes, mais la présence russe dans le Sud-Ouest, plus discrète, n'a pas bénéficié du même intérêt. Les quelques éléments présentés ici ne forment qu'une ébauche qu'il faudrait compléter par des recherches dans les archives et des enquêtes sur le terrain. L'aire géographique concernée comprend, en plus du Midi-Pyrénées proprement dit, les Pyrénées-Atlantiques et Orientales, ce qui permet de sauvegarder la perspective historique et de présenter les arrivées successives des Russes dans la région.

I. NOBLES, « NOUVEAUX RUSSES » ET ARTISTES PEINTRES

« Dès 1867, l'Exposition universelle fait venir d'innombrables visiteurs, les poches gonflées de l'or du rachat des serfs », écrit Emile Haumant². Le chemin de fer permet de visiter commodément l'Europe, et les Russes, après Paris et Nice, découvrent Trouville et Biarritz. Les « nouveaux Russes » de l'époque, épinglés par Leïkine dans son best-seller³, appartiennent à la classe montante des marchands, mais dans les lieux à la mode, réservés jusque-là à la noblesse, se retrouvent aussi artistes et écrivains : « La saison russe a maintenant commencé, écrit de Biarritz le sculpteur Antokolski. Malgré la distance et le déplorable taux de change, il y a une foule de Russes ; dans toute la ville, ils bourdonnent comme des abeilles dans leur langue maternelle : joie et tristesse. Joie d'entendre les sons familiers, et tristesse de penser que nous n'aimons pas ce qui est à nous [...] N'y a-t-il pas chez nous en Russie des coins plus agréables que Biarritz ? Pourquoi ne savons-nous point les aménager ? »⁴

La situation n'a guère changé au début du XX^e siècle : dans *Autres rivages*, Nabokov décrit l'enchantement du voyage qui, à

2. Emile Haumant, *La culture française en Russie (1700-1900)*, Paris, 1913, p. 435.

3. Leïkine, *Naši zagranicej* (Les nôtres à l'étranger), première édition Moscou, 1899, 33^e éd. à Riga en 1928, la suivante en 1977 (Les éditeurs réunis).

4. Lettre du 24 octobre 1886, citée par Raymond de Ponfily in *Le Guide des Russes en France*, pp. 439-440. Témoin de cette époque faste, l'église qui se dresse encore aujourd'hui avenue de l'Impératrice.

travers toute l'Europe, le mène, enfant, jusqu'à la plage de Biarritz où il passe ses vacances de 1905 à 1909.

Quelques années plus tard, à l'autre bout des Pyrénées, des peintres venus de l'Empire russe découvrent la lumière et les paysages méditerranéens de Céret. Pinkus Krémègne s'y rend dès 1917. Subjugué, il y revient tout au long de sa vie et y meurt en 1981 dans l'atelier qu'il s'était aménagé. De 1919 à 1922, Soutine vit à Céret une « expérience des limites » dont témoignent ses toiles : « noueux, compacts, troués de lueurs fauves, ou bien coulées de lave en fusion scintillantes de gemmes, les paysages de Céret semblent ébranlés par un séisme qui disloque les structures pour mettre à nu les substances⁵. » Le séjour de Léopold Survage à Collioure marque, lui aussi, une rupture : la palette du peintre change et prend des tons de gris ou de terre, des personnages féminins monumentaux — des baigneuses — remplacent les villes, la construction et les lignes se simplifient.

C'est dans un tout autre registre que travaille Nicolas Greschny⁶ qui décore de fresques d'inspiration byzantine près de quatre-vingts églises du Tarn (en particulier l'église Notre-Dame à Alban et l'église Saint-Benoît à Carmaux). L'élan religieux anime aussi le Christ que Zadkine sculpte en 1939 comme celui, de 1954, qui orne l'église de Caylus : au moment où l'actualité lui fait prendre conscience de sa judéité, le sculpteur note, le 19 octobre 1940 : « Je me mis à chercher un bois pour tailler un Christ qui est, pour moi, martelé par les derniers événements de 1914-1940, devenu un symbole, un signe profondément saillant et tout moral de l'être humain mis à toutes les sauces, éternellement appelé à souffrir en sa chair et son esprit, cloué et bafoué, et puis, adoré⁷. »

5. Jean Leymarie, préface au catalogue de l'exposition Soutine de 1973.

6. L'atelier d'iconographie fondé par Nicolas Greschny fonctionne encore à la Maurinié, près de Marsal, grâce à l'association des amis du peintre.

7. Journal de Zadkine, publié par Gaston-Louis Marchal in *Ossip Zadkine, la sculpture... toute une vie*, éd. du Rouergue, 1992, p. 65. En 1918, Zadkine arrive à Bruniquel, « pauvre et nu, mais ardent au travail ». Il y reste, séduit par la beauté des murs en pierre taillée, avant de s'installer à Caylus en 1921, puis d'acquiescer aux Arques une vieille maison qui sera son refuge, surtout au début de la guerre.

II. UN « ALLER AU PEUPLE » SANS RETOUR

A. Les colonies agricoles du Sud-Ouest

Si les artistes sont séduits par la lumière et le charme de cette région, d'autres Russes la rejoignent, poussés par la nécessité et incités par le Zemgor⁸ qui, en accord avec la SDN, s'occupe de placer les réfugiés dans les départements du Sud-Ouest. A partir de 1926, cette initiative est encouragée par le gouvernement français qui souhaite remettre en valeur ces terres à l'abandon. Cinq ans plus tard, Charles Ledré note que « rien que dans la région de Toulouse et les départements voisins, on compte environ deux cents groupes de métayers comprenant chacun quatre, cinq ou six personnes⁹. » Le journaliste précise que le HCR (Haut commissariat aux réfugiés) de Genève fournit au réfugié l'argent du voyage et lui prête deux mille francs (à rembourser dans les trois ans) pour son installation.

Le premier congrès des agriculteurs russes, présidé par Avksentiev, se tient à Toulouse du 16 au 18 février 1929¹⁰ et réunit des délégués de onze départements ainsi que des spécialistes russes (V. Fabricant, représentant la Section agricole du Zemgor, les agronomes N. Lapchine et L. Morozov) et français. L'événement est ainsi relaté par Ch. Ledré : « L'université de Toulouse, la section de la main-d'œuvre du ministère de l'Agriculture ont secondé de tout leur pouvoir cette réunion des cultivateurs russes réfugiés en France.[...] Le Congrès avait pour but de leur redonner le sens de la solidarité nationale, de faire qu'il se connussent entre eux et que, se connaissant, ils soient en mesure de se rendre service. D'autre part, anciens Cosaques et plus encore anciens avocats, anciens instituteurs, anciens officiers devenus subitement terriens, ils

-
8. Le Zemgor (Comité des zemstvos et des villes russes), réorganisé à Paris en 1920 sous l'égide du prince Lvov qui présida le premier gouvernement provisoire, et animé par Nicolas Avksentiev (ex-ministre de l'Intérieur) et Alexandre Konovalov (ex-ministre du Commerce et de l'Industrie) est la plus importante organisation philanthropique de l'émigration. Le responsable de la Section agricole est l'agronome V. Fabricant (ou Fabrikant ?).
 9. Charles Ledré, *Les émigrés russes en France*, Paris, Spes, 1931, p. 32. *La Dépêche* du 13 avril 1930 parle des agriculteurs russes en des termes identiques (cf. documents en annexe).
 10. Date mentionnée par la presse russe (Ledré place le congrès en 1928).

ne sont pas toujours au courant, malgré l'initiation préalable qu'ils ont reçue, des meilleures méthodes qui conviennent à la terre française. Au Congrès de Toulouse des spécialistes très compétents leur ont fait des conférences qui ne manqueront pas de porter leurs fruits¹¹. »

L'écho du Congrès parvient jusqu'à Paris, grâce au rapport présenté le mois suivant par V. Fabricant à l'Union des ouvriers russes affiliés à la CGT. Le deuxième congrès se réunit, toujours à Toulouse, le 11 octobre 1931, alors que la crise économique frappe durement les émigrés travaillant dans la métallurgie ou la construction automobile¹² et que le travail de la terre peut apparaître comme une alternative satisfaisante au chômage et à la misère. On s'interroge aussi sur les moyens de diversifier les activités, en particulier grâce à l'artisanat. Mais, l'année suivante, V. Fabricant meurt, et l'on ne trouve plus mention dans la presse russe de la section agricole du Zemgor qui aurait, au total, placé 4 000 Russes environ.

B. Fermiers russes dans le Lot-et-Garonne

C'est de cette épopée que s'inspire Nina Berberova dans son roman, *Les derniers et les premiers*, paru en 1931. A la misère avilissante que connaissent les chômeurs russes dans les bas-fonds d'une banlieue parisienne ou les artistes et entraîneuses des cabarets de Pigalle, s'oppose le travail de la terre et la vie naturelle prônés par l'angélique Ilya Gorbatov, véritable « héros positif » de l'émigration, qui trime avec sa famille dans une ferme du Midi de la France : s'ils acceptent de travailler comme des forçats, les déshérités qui s'installeront en Gascogne pourront, selon lui, créer un village russe où chacun pourra, avec le temps, travailler selon sa spécialité, où les enfants seront soustraits aux maladies et à l'in-

11. Ledré, *op. cit.*, pp. 34-35.

12. Situation bientôt aggravée par la loi du 12 août 1932, stipulant que le travail doit être réservé en priorité aux ouvriers et employés français. Des quotas rigoureux sont fixés aux employeurs, avec amendes en cas d'infraction (texte voté à la Chambre et au Sénat et signé par les ministres radicaux-socialistes, Edouard Herriot, Edouard Daladier, Paul Painlevé...).

fluence néfaste de la ville, où il y aura, pour eux, des cours en russe¹³.

Ce qu'il en fut réellement, c'est un autre écrivain qui nous l'apprend, Roman Goul qui, en 1937, rachète à un Cosaque une ferme, Le Petit Caumont, située à la sortie de Nérac : deux hectares et demi de terre labourable avec une source d'eau potable, une grange de deux pièces au sol de terre battue en guise de logis, une étable pour deux vaches qui tirent aussi la charrue. Les deux frères Goul, secondés par leurs femmes et leur mère, travaillent dur, partageant avec les Italiens¹⁴ et les Gascons du voisinage les travaux et les fêtes, mais assurant à grand peine leur propre subsistance. Ils ont pour voisin un Cosaque du Don, ancien ataman de son village, qui cherche lui aussi à survivre dans sa « ferme », un ancien monastère en ruines : son terrain, pentu et rocailleux, est dépourvu d'eau. Le Cosaque se languit de ses steppes et pleure sa famille anéantie¹⁵. Par quel miracle de tels agriculteurs pourraient-ils réussir là où les gens du pays eux-mêmes ont échoué ? Le rêve tolstoïen du « retour à la terre » s'achève bientôt pour la famille Goul. La mère meurt, l'écrivain et sa femme partent travailler à la fabrique de verre de Vianne, puis tous quatre deviennent ouvriers agricoles.

C. Ouvriers dans les mines

Cependant, le sort des fermiers est enviable comparé à celui des Russes travaillant dans les mines des Pyrénées : leur existence est connue grâce à la mère Marie (Skobtsova)¹⁶ qui, en tant que délé-

-
13. Dans le roman, Gorbatov fait venir des chômeurs de Paris et des groupes de soldats de Bulgarie, ce qui correspond à l'activité du Zemgor. Berberova décrit, sous des noms d'emprunt, des acteurs réels de la vie sociale de l'émigration.
 14. L'incitation à l'installation dans le Sud-Ouest s'adressait d'abord aux Italiens, population méditerranéenne susceptible de mieux s'adapter aux conditions locales.
 15. « Dans les Pyrénées, les Cosaques souffrent beaucoup du manque de maîtresses de maison : chez eux, ce sont les invalides qui lavent la vaisselle ou ravaudent les chemises, à la place des femmes » (in Berberova, *op. cit.*). Cette situation est un des obstacles à la réussite de l'entreprise et explique la nécessité d'aller chercher des familles et des femmes dans le milieu ouvrier russe où, à partir de 1926, il commence à y avoir suffisamment de familles pour assurer la relève.
 16. Militante SR, poète, devient moniale en émigration. Fonde l'Action orthodoxe et meurt à Ravensbrück pour avoir aidé les Juifs.

guée de l'ACER, parcourt toute la France pour apporter soutien spirituel et aide matérielle aux plus démunis. Même après les baraques sordides et infestées de puces où s'entassaient les dockers russes du port de Marseille, les conditions de travail, la misère et le désespoir qu'elle découvre là dépassent l'entendement¹⁷. De ce qu'elle nomme « un véritable enfer », la mère Marie réussit à sauver un homme sur le point de mettre fin à ses jours. Elle le confie à une famille amie, « la seule vraie famille chrétienne que j'aie rencontré de toute l'émigration », dit-elle : cette maison est un refuge pour tous les Russes de Toulouse.

III. TOULOUSE, CAPITALE RÉGIONALE DE LA DIASPORA RUSSE

Toulouse en effet est devenue un centre administratif et culturel pour les Russes dispersés dans les différentes « colonies », mais qui sont au courant des manifestations les plus importantes grâce aux petites annonces publiées dans la presse centrale qui bénéficie d'une large diffusion. La vie communautaire, dont les principaux pôles d'attraction sont, comme ailleurs, les églises et les cafés (dans leurs salles se déroulent bals, concerts et réunions) apparaît comme beaucoup plus pauvre et terne que celle, par exemple, de Boulogne-Billancourt à la même époque. Différence qu'expliquent la dispersion géographique, l'éloignement par rapport à la capitale, les difficultés de la vie quotidienne et des transports, et aussi, sans doute, la composition sociale de la communauté.

Dès 1927, la presse signale un « Bal de l'Union des étudiants-techniciens russes ». Au cours des années suivantes, cette union organisera les conférences pour ses membres. Mais l'association la plus active est celle du Club russe qui, à partir de 1932, organise bals et concerts pour créer une bibliothèque, ou bien au profit des « invalides russes de France » ou de l'Église Saint-Nicolas. De 1935 jusqu'à la guerre, ce club est présidé par l'agronome V. Saardak qui est l'un des moteurs de la vie sociale ainsi qu'un propagandiste du « retour à la terre », thème des conférences qu'il donne à Toulouse et à Albi. l'année 1936 voit la naissance d'une autre association, la Colonie russe, qui se dote rapidement d'un

17. Ces informations sont empruntées aux souvenirs de Tatiana Manoukhina in Vadim Craid, *Dal'nie berega, portrety pisatelej èmigracii*, Moscou, 1994.

comité féminin et d'une section culturelle chargée d'organiser des soirées dédiées à la musique russe ou aux chansons tziganes. Il existe bientôt à Toulouse un « orchestre symphonique grand-russe » et un trio symphonique, un trio de balalaïkas et doumra, un orchestre à cordes... La colonie monte même une opérette, *Ivanov Pavel*. En 1937, c'est la direction de la Colonie russe qui organise la Journée Pouchkine, fêtée cette année-là dans toute la diaspora à l'occasion du centième anniversaire de la mort du poète.

Les Ukrainiens ont leur « gromada », et les Cosaques leur « stanitsa » (village), reconstituée en 1937 sous la présidence de S. Tourtchaninov, ataman et artiste amateur. En octobre 1937, les Cosaques originaires des différentes régions (Don, Kouban, Amour) se réunissent pour célébrer ensemble la mémoire de leurs valeureux atamans, parmi lesquels le général Kalédine¹⁸ est l'objet d'une vénération particulière. Il serait intéressant de savoir si les trois composantes — russe, cosaque et ukrainienne — vivaient ou non en bonne entente (à Boulogne-Billancourt, toutes les associations avaient fini par collaborer au bien commun au sein de l'association des émigrés).

On trouve également à Toulouse une antenne de la Croix-Rouge russe, une filiale de la ROVS¹⁹ dont dépend la NORR²⁰ qui dispose d'une brigade à Tarascon. Il y a des églises enfin — l'église Saint-Nicolas, l'église de l'Intercession et celle de Notre-Dame d'Iver où, le 19 mars 1939, on fête les vingt-cinq ans d'apostolat du prêtre, le père Fédor Postavski.

Durant l'exode, les Russes perdus dans le flot des réfugiés cherchent à gagner Toulouse qui est « une grande ville avec une admi-

18. Ce général, fils de Cosaque, partisan d'une Russie forte et unifiée, fut destitué de son commandement d'armée à la suite de son désaccord avec Broussilov. Rentré début mai 1917 dans la province du Don, Kalédine fut élu ataman des troupes de la région. Il s'employa à freiner la tendance au séparatisme des provinces cosaques et se suicida lorsque le Don se trouva encerclé par les troupes bolchéviques. Sa mémoire était honorée dans toutes les « stanitsas » de France. Fait curieux, à Joinville la « stanitsa de tous les Kalmouks » célèbre une messe (!) à l'occasion de la fête bouddhiste de Magar-Sar et à la mémoire de Kalédine en même temps !

19. ROVS : Union générale militaire russe, fondée en 1924 par le Général Wrangel et dirigée ensuite par les généraux Koutieпов puis Miller, tous deux enlevés par les soviétiques.

20. NORR : Organisation nationale des éclaireurs russes, placée sous les ordres directs du Général Miller. Son but est d'assurer la relève des officiers. Les adolescents de plus de quinze ans suivent des cours militaires au siège de la ROVS.

nistration, un comité d'aide aux réfugiés, la Croix-Rouge et même une antenne du Zemgor²¹. » Tout est plein, on y dort même sur les bancs des jardins publics, mais bientôt, la vie s'organise, et des réseaux de résistance se créent : c'est à Toulouse que se trouvait Boris Wildé au moment de l'arrestation, à Paris, de son ami Anatole Lévitzi.

IV. « INDÉSIRABLES » ET RÉSISTANTS

A. Les « camps pour étrangers »

Depuis mai 1939, un décret assujettit les « étrangers sans nationalité... et autres étrangers bénéficiant du droit d'asile » à un service militaire d'une durée égale à celle imposée aux Français, mais qu'ils doivent accomplir, soit à la Légion étrangère, soit dans les RMVE (Régiments de marche des volontaires étrangers). Le destin de ceux d'entre eux qui se retrouvèrent au camp de Septfonds est connu grâce à Joseph Ratz²² : après l'armistice de juin 1940, les « volontaires étrangers » (entre autres, des Russes, des Ukrainiens et de nombreux Juifs russes et étrangers), non démobilisés, sont transformés en « compagnies de travailleurs étrangers » et, en fait, livrés aux agents de la Gestapo tout comme les autres « étrangers suspects » (réfugiés républicains espagnols, Allemands anti-nazis, Juifs de l'Europe de l'Est) rassemblés dans les camps d'internement que les préfets français sont autorisés à ouvrir dès janvier 1939 (certains sont des camps pour réfugiés espagnols, « recyclés »).

C'est la région de Toulouse, en zone sud, qui comporte le réseau le plus dense de camps français : Le Vernet (camp disciplinaire), Gurs (camp de femmes), Noé, Rivesaltes, Le Récébédou, Clairfont... En septembre 1939, tandis que se poursuit l'incorporation des Russes émigrés à l'armée régulière, de nombreux étrangers sont arrêtés par la police française, entre autres des Russes suspects ou supposés pro-communistes. Arthur Koestler, arrêté le 2 octobre 1939 et parqué une semaine au stade Roland-Garros, note que

21. Nina Tikanova, *Devuška v golubom*, Moscou, Art, 1992, p. 203.

22. Cf. *Slavica Occitania*, n° 3, 1996, pp. 37-57.

« près de la moitié de [la] division était composée de Russes émigrés, partagés en deux camps, les Blancs-Blancs (anti-bolchéviques) et les Rouges-Blancs (“patriotes soviétiques”) » : beaucoup d’entre eux se retrouveront dans la même baraque que l’écrivain au camp du Vernet. Parmi eux, le peintre Pitoun que les autorités du camp laisseront mourir après une opération de l’appendicite à l’hôpital de Pamiers, Serge Mintz-Meinard, directeur du théâtre de Pétrograd au début de la révolution et journaliste en France, le prince géorgien Victor Karumidzé, metteur en scène de cinéma.

En juin 1941, le camp se remplit de Russes blancs, confondus pour quelques jours avec les bolcheviks, et dont certains sont affiliés à des organisations monarchistes (Alexandre Kazem-Bek, le chef des « Jeunes Russes », le prince Alexandre Poutianine). Au cimetière du Vernet, sauvé après maintes péripéties, les tombes livrent les noms des Russes²³ qui n’ont pas résisté au régime de ce camp, « le plus dur de France », dont Arthur Koestler disait : « Le Vernet est en-dessous d’un camp de concentration nazi du point de vue de la nourriture, des installations, de l’hygiène. »

D’autres Russes, pendant la même période, sont passés par le camp de transit de Saint-Sulpice ou bien se sont retrouvés dans les camps des Pyrénées-Orientales. Parmi eux, Arthur Adamov, interné pour propos hostiles au gouvernement de Vichy, à Argelès d’abord, puis à Rivesaltes et à Collioure « où les gens mouraient comme des mouches. J’ai fait la connaissance de Boris de Schloezer, le spécialiste de Jean-Sébastien Bach, se souviendra le dramaturge vingt ans plus tard. Russe, oui. Tous les Russes ramassés le jour de la déclaration de guerre à l’URSS. [...] Tant de morts qu’on les enterrait la nuit²⁴. »

23. Cf. à la fin de l’article la liste des noms relevés par Roger Comtet.

24. Interview d’Adamov au *Figaro* du 16 avril 1960.

B . Résistances

1. *La part des émigrés*

A Toulouse, l'Organisation Juive de Combat²⁵, créée par Ariane Scriabina et Dovid Knout, s'occupe de l'aide aux réfugiés et aux internés des camps, organise évasion et passages des frontières vers l'Espagne et la Suisse. A Gurs fonctionne l'équipe d'Alexandre Glasberg, « un jeune prêtre issu lui-même d'une famille d'immigrés ukrainiens d'origine juive, mais convertie au catholicisme [...] ; il s'entoure d'un petit groupe de jeunes gens particulièrement actifs »²⁶, parmi lesquels Nina Gourfinkel²⁷.

2. « Résistants soviétiques »

Russes, Cosaques ou Mongols sont les termes qu'emploie indifféremment la population française pour désigner les ressortissants soviétiques, fort divers sur le plan ethnique, qui, revêtus de l'uniforme allemand, stationnent en France : en 1944, ils sont entre 120 000 et 200 000, anciens prisonniers de guerre enrôlés par la Wehrmacht ou affectés aux mines, déportés du travail employés aux travaux du génie ou à la construction du mur de l'Atlantique, Légion orientale dont les régiments de Kalmouks, Géorgiens, Azerbaïdjanais sont sous commandement direct allemand. Les soldats portent l'écusson ROA (Armée russe de libération), ce ne sont pas des Vlassoviens (l'armée Vlassov ne sera créée qu'en novembre 1944) : la plupart n'ont rejoint l'armée allemande que pour échapper à la mort dans les camps de prisonniers²⁸ ou par crainte des représailles promises par Staline qui avait dit : « Le soldat russe

25. Les archives de l'OJC se trouvent à la Bibliothèque municipale de Toulouse et au CDJC (Centre de documentation juive contemporaine) de Paris.

26. In *Les camps du Sud-Ouest de la France*, Toulouse, Privat, 1994.

27. Nina Gourfinkel publiera, entre autres, ses souvenirs, *Aux prises avec mon temps*, Paris, Le Seuil, 1953, 2 vol., ainsi qu'un *Lénine*, également aux Editions du Seuil, en 1961.

28. Staline n'ayant pas signé la convention de Genève de 1929, les prisonniers soviétiques étaient de véritables parias : trois millions d'entre eux mourront en captivité. Ceux qui reviendront seront jugés comme traîtres à la patrie et envoyés au goulag où les rencontrera Soljénitsyne qui en parle dans son ouvrage.

combat jusqu'à la mort. S'il choisit (!) de devenir prisonnier, il est automatiquement exclu de la communauté russe. »

Beaucoup de ces soldats cherchent à désertier et, quand ils le peuvent, rejoignent le maquis. Ainsi naissent, entre autres, les groupes « Veny »²⁹ de l'Aveyron dont parle Georges Coudry : « Intégrés au FTPF, ils sont formés principalement de partisans soviétiques, utilisés pour le contact avec leurs compatriotes qu'ils incitent à retourner leurs armes contre les Allemands » comme, par exemple, lors de la révolte manquée des soviétiques à la caserne Burloup, à Rodez, qui se soldera par plus de soixante exécutions. L'effectif des « Veny » dépasse bientôt le millier, ils déclenchent eux-mêmes des opérations et se battent farouchement contre l'ennemi à Carmaux, Jouqueviel et Albi. Dans le Lot-et-Garonne opère un autre détachement soviétique, le « bataillon indomptable ». A la prise d'armes qui a lieu à Toulouse le 17 septembre 1944, en présence du général de Gaulle, précédés d'un immense drapeau rouge, « défilent des hommes courtauds, râblés, teint jaune, yeux bridés, puissants, disciplinés, l'arme à la hanche » : les « Vlassov »³⁰, comme on les appelle alors sans distinction.

D'autres « Mongols » par contre — Azerbaïdjanais, Cosaques antibolchéviques fidèles aux Allemands, Kalmouks — sont employés par la Wehrmacht pour des opérations de nettoyage ou de représailles contre le maquis. A la débâcle, abandonnés par leurs maîtres, ils seront souvent victimes de la vindicte populaire.

C. Les « camps soviétiques »

A la Libération, les uns comme les autres sont regroupés dans des camps, en raison « du danger que représenterait la libération d'agents passibles d'espionnage, de sabotage ou de désordre » (dans la région, à Toulouse, Agen, Montestruc s/Gers, Caylus, L'isle-sur-Tarn, Tarbes, Carcassonne, Couiza). Ces camps (soixante-seize en France, dont cinq sous administration américaine et un sous administration britannique) sont créés à la hâte dans

29. « Veny » était le nom de code pour « soviétique » ; cf. Georges Coudry, *Les camps soviétiques en France*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 227.

30. *Ibid.*, p. 226.

d'anciens camps allemands, « casernes désaffectées, propriété close ou ensemble de baraquements déserts ». Le pouvoir y est exercé par la mission militaire soviétique, et ils bénéficient en fait du droit d'exterritorialité. A la demande de Staline, le gouvernement français refusera le droit d'asile à tous ces soviétiques, sans distinction, « que la mission Dragoun, l'armée et la police française expédieront, via l'Allemagne vaincue, par-delà l'Oural... et souvent *ad patres*³¹. »

Les églises et chapelles russes — à Toulouse, Biarritz et Montauban — ou ukrainienne — à Lourdes —, les stèles et les monuments invitent aujourd'hui à redécouvrir des épisodes oubliés de l'histoire de la région, à rechercher les bribes éparses de l'apport culturel des voyageurs ou des « colons » russes, les traces des échanges entre les deux communautés et, plus largement, entre les deux pays.

SOURCES

L'émigration russe — chronique de la vie scientifique, culturelle et sociale 1920—1940, France ; 4 tomes, sous la direction de Lev Mnoukhine, Paris, YMCA-Press, 1995-1997.

BERBEROVA, Nina. *Poslednie i pervyé* (Les derniers et les premiers), Paris, Povolotski, 1930.

COHEN, Monique-Lise ; MALO, Eric (sous la dir. de). *Les camps du Sud-Ouest de la France*, Toulouse, Privat, 1994.

COUDRY, Georges. *Les camps soviétiques en France. Les « Russes » livrés à Staline en 1945*, Paris, Albin Michel, 1997.

GOUL, Roman. *Ja unes Rossiju* (J'ai emporté la Russie), t. 1, New York, Most, 1984.

KOESTLER, Arthur. « La lie de la terre », *Œuvres autobiographiques*, Paris, Robert Laffont, 1994.

LEDRE, Charles. *Les émigrés russes en France*, Paris, Spes, 1930.

31. G. Coudry, *op. cit.*, p. 240. D'après les documents officiels, 101 000 DP (Displaced Persons) soviétiques ont été rapatriés par la France au 1^{er} octobre 1945.

PONFILLY, Raymond de. *Guide des Russes en France*, Paris, Horay, 1990.

PONFILLY, Raymond de. *Guide russe, ukrainien et biélorusse de France*, Paris, IES, 1994.

ANNEXES

I. Églises et lieux de convivialité à Toulouse avant la guerre

Église Saint-Nicolas, Place Saint-Aubin

Église de l'Intercession, 9, rue Ozenne

Café Albert, Place du Capitole

Café de la Concorde, 29, rue de la Concorde

Café Hôtel, 45, place Pouzonville

Café Sion, rue de la petite Brasserie

Café de la Terrasse, 152, av. de Muret

Restaurant La Fayette, 15, place du Président Wilson

Le Club russe, 70, allée Jean-Jaurès

(in vol. IV de la *Chronique de la vie scientifique, culturelle et sociale de l'émigration russe*)

II. Les agriculteurs russes vus par *La Dépêche* du 13 avril 1930

Page 1, Chronique : « Les émigrés russes en France. [...] Mais il faut faire une place toute spéciale à ceux qui se sont consacrés à la culture.[...] Ils y sont fermiers, métayers, voire propriétaires — ou simples ouvriers agricoles. Rien que dans la région de Toulouse et dans les départements voisins, on compte environ deux cents groupes de métayers comprenant chacun quatre, cinq ou six personnes. Et ils tiennent des congrès où on leur enseigne — certains, non pas tous, ignoraient auparavant le travail de la terre — les méthodes de culture qui conviennent au pays où ils se sont installés ».

III. Les morts russes du cimetière-mémorial du Vernet-sur-Ariège

Relevé fait par Roger Comtet :

Georges Avdeev : 8/06/42

Nicolas Brissine : 25/12/42

Vladimir Chevne : 21/02/42

Boris Fritz : 17/03/42

Grégoire Khavaniev : 14/12/41

Simon Kirilov : 26/08/41

Jean Kouprianov : 21/03/42

Paul Organov : 13/05/42

Pierre Richkin : 8/12/41

Théodore Sobolev : 21/03/42

Basile Teliatine : 25/03/41

Alexandre Tikhomirov : 21/05/41

Makary Vertaletzki : 27/10/41

Pierre Vlassof : 27/05/41

Léonide Weschenevsky : 11/04/41

Nicolas Zbotonov : 21/01/42

Dimitri Zelnsty ? Zelynski ? : 19/01/41

IV. Filmographie

Photographies d'un camp, Le Vernet d'Ariège, de Linda Ferrer Roca, 1997. Deux mille négatifs — le fichier anthropométrique du camp — récemment découverts par hasard dans un grenier de la région, ont permis à l'auteur du documentaire d'identifier certains visages et d'interroger les survivants, essentiellement des républicains espagnols.